

La question de l'objekt en espagnol

Autor(en): **Molho, Maurice**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Vox Romanica**

Band (Jahr): **17 (1958)**

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-16863>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La question de l'objet en espagnol

Les grammaires espagnoles enseignent que le complément d'objet n'apparaît directement construit que s'il représente un être inanimé, et qu'il faut, dans le cas contraire, recourir à la préposition *a*. Cette vue est exacte, et les faits sur lesquels elle se fonde sont observables dès les plus anciens monuments de la langue.

Il se pose donc en espagnol une question de l'objet, qui intéresse le système de la fonction. On s'est donné pour fin, dans les pages qui suivent, d'en examiner le mécanisme¹.

I.

L'histoire des langues indo-européennes se présente à cet égard comme un long procès ininterrompu: les cas de fonction qu'enferme la déclinaison nominale n'ont cessé de se réduire.

Les langues romanes de l'ouest (français, italien, espagnol, etc. . . .) illustrent la phase terminale du procès précité. Leur originalité comparativement au latin dont elles émanent, est d'opter pour une définition aussi tardive que possible de la fonction qu'emporte le nom en Discours, celle-ci n'étant déterminée que par une opération de syntaxe.

La réduction de la déclinaison s'est opérée au moyen de deux procédés complémentaires.

¹ Le présent mémoire est exclusivement fondé sur les principes de la linguistique psycho-systématique de G. GUILLAUME, et plus particulièrement sur son *Esquisse d'une théorie psychologique de la déclinaison*, publiée dans *Acta Linguistica*, I, 1939, pp. 167-178. Les concepts de synapse, de cas synaptique, d'inflexité et de déflexité lui appartiennent. Il a bien voulu, en outre, nous faire profiter de ses conseils et guider notre recherche. Qu'il en soit ici remercié de tout cœur.

Le premier a consisté à instituer des synapses de cas de plus en plus nombreuses. On a visé, ce faisant, à une plus grande économie du signe, puisque sous un même cas sémiologique se compensent deux cas systématiques. Ainsi, en latin, la synapse, commune à toutes les déclinaisons, qui, au pluriel, réunit sous une forme indifférenciée le datif et l'ablatif – ou celle qui, dans la déclinaison des féminins en *-a*, atteint au singulier le génitif et le datif, ou le datif et l'ablatif dans le cas des masculins en *o/e*.

Une synapse entre toutes remarquables est celle qui dénonce le neutre: un seul et même signe recouvre le nominatif (cas du sujet agent) et l'accusatif (cas de l'objet patient). Cette synapse s'étend à toutes les déclinaisons et se retrouve aussi bien au singulier qu'au pluriel; le latin ne s'en départ pas, si bien qu'elle suffit à définir en cette langue le neutre.

Le second procédé consiste à transférer le cas de fonction à un mot grammatical invariable indépendamment représenté (préposition).

Primitivement *assignée* au vocable dans la déclinaison, la fonction qu'il remplit dans la phrase est désormais *désignée*. Le vocable ne l'inclut point: il l'exclut au bénéfice de la préposition.

La flexion en est allégée d'autant et il se crée, corrélativement à l'inflexité qui décroît (fonction assignée du dedans), un système déflexif (fonction désassignée et désignée du dehors) ouvert et croissant.

La déflexité ayant pour effet de déclarer les cas de fonction au moyen d'éléments prépositionnels exponentés, le système flexif propre aux langues indo-européennes est menacé de destruction: le mot tend, en effet, à se présenter de plus en plus sous la forme d'un thème nu qui ne porte aucun cas de fonction, ou, plus exactement, pourvu du cas de fonction *zéro*.

Aussi la tendance, de mieux en mieux affirmée dans l'histoire des langues indo-européennes et qui s'accuse pleinement dans les langues romanes de l'ouest, est-elle d'établir une corrélation étroite entre le cas zéro et la préposition: dans la mesure où le cas prépositionnel apparaît *plein*, il tend à susciter un cas *nul* (valeur zéro) dans le vocable qu'il rencontre et dont il désigne la fonction.

On s'est donc trouvé en présence d'un problème qui se pose dans les termes suivants:

A. – L'extension prise par la déflexité introduit dans le système de la fonction nominale un cas zéro, indispensable à l'existence des cas prépositionnels.

B. – L'inflexité doit être, si peu que ce soit, conservée, sous peine de ruiner la donnée de structure sous laquelle s'inscrit le développement des langues indo-européennes.

Il s'ensuit que l'inflexité oppose à la déflexité dominante une résistance ultime. La déclinaison, refondue, ne comprendra plus que deux cas non prépositionnels, le sujet et l'objet (longtemps tenus séparés en français), ultérieurement réduits à un cas dernier, lequel constitue dans la déplétion du système flexif une limite que les impératifs de structure ne permettent pas d'outrepasser.

Ce cas résulte, au vrai, d'une synapse analogue à celle dont il a été fait mention plus haut à l'occasion du neutre latin: sous un cas sémiologique unique, les deux fonctions de sujet et d'objet se compensent et s'annulent réciproquement. Elles sont, en effet, antagonistes – la fonction de sujet emportant une impression de puissance (agent), alors que la fonction d'objet emporte l'impression contraire (patient).

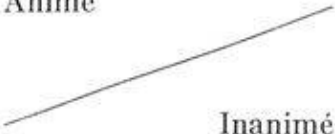

Le mécanisme du cas synaptique roman est simple et remarquablement régulier: au dernier instant de la saisie phrastique, il lui est donné de s'ouvrir et de dénouer son contenu, afin de verser au Discours soit un sujet, soit un objet¹. – Sous préposition, le cas synaptique indénoué apparaît pourvu de la valeur zéro: s'il s'ouvrait, il porterait en Discours un cas plein (sujet ou objet), disconvenant au cas prépositionnel.

Tel est, dans ses grandes lignes, le comportement du français, dont le propre est d'avoir édifié une synapse indifférente au genre, animé ou inanimé, de l'être en cause². La loi de la synapse fran-

¹ Le cas synaptique comprend en outre un certain nombre de fonctions transitionnelles, dont la plus importante est celle d'attribut. Elles n'intéressent pas la présente étude, qui ne se propose d'examiner que la relation limitative sujet/objet.

² Le sujet et l'objet sont des cas de puissance qui intéressent la

çaise est d'indifférencier le genre et de ne différencier que la fonction:

Indifférencié	Différencié
Animé  Inanimé	Sujet  Objet

L'espagnol a suivi des voies semblables, mais n'a point cherché un résultat identique.

S'étant pourvu comme le français d'un cas valant zéro sous préposition, il a édifié une synapse dont la composition est sensiblement différente.

L'originalité du cas synaptique espagnol est d'établir en lui la liaison de la fonction et du genre.

Il en résulte un cas dont la compréhension varie selon qu'il différencie ou indifférencie les impressions opposées que laisse la vue de l'animé ou de l'inanimé.

La rencontre de la puissance assignée à l'être n'affecte en rien le cas sujet, qui indiscrimine l'animé et l'inanimé. Elle affecte, au contraire, l'objet, qui n'accepte que le genre de la non-puissance, c'est-à-dire l'inanimé.

Du côté du sujet, deux relations sont possibles:

Animé / Sujet

Inanimé / Sujet


Du côté de l'objet, une seule:

Inanimé / Objet

La relation: Animé / Objet, acceptée en français, est ici exclue. L'objet espagnol requiert, pour apparaître en phrase, qu'à la non-fonction. Le genre est un cas de puissance qui intéresse l'être. – Il n'est, bien entendu, question ici que du genre *vrai*, et non du genre grammatical ou *fictif*.

puissance de la fonction réponde, du côté de l'être, une *impression suficiente* de non-puissance. Dans le cas contraire, l'objet est refusé et la synapse indénouée se présente en Discours sous préposition, pourvue de la valeur zéro.

A la différence du français, qui a construit une synapse symétrique où le sujet et l'objet se compensent, l'espagnol a créé un cas synaptique dissymétrique: le sujet, indifférent à l'être, y apparaît non compensé par l'objet, dont l'idéation de genre restreint l'étendue:

Indifférencié	Différencié
Animé  Inanimé	SUJET
Différencié	OBJET
Inanimé	

Il s'ensuit que la survenance de l'objet se fonde, en espagnol, sur un jeu d'impressions relatives à l'être en cause et à son rôle dans la phrase. La synapse s'est édifiée de telle sorte que ces impressions y trouvent leur place. Ce sont elles qui en conditionnent la création et le fonctionnement.

II.

La discrimination de l'animé et de l'inanimé repose, en effet, sur un ensemble d'impressions fines et d'une très grande diversité. Bello remarque à juste titre que «en esto de fingir persona o vida donde no existe, o mera materialidad donde hay vida o persona, no es dado poner coto a la imaginación del que habla o escribe»

(*Gramatica*, 899). Il suffit d'ouvrir un livre ou d'écouter une conversation entre Espagnols pour observer des échanges multiples, ou plutôt des transports impressifs de l'animé à l'inanimé et vice-versa.

Rubén Darío parle en poète de *saludar a los lirios con los versos de mayo*: il humanise les lys en leur conférant, au moyen de l'animation, la puissance. Inversement, Antonio Machado la refuse aux sœurs mystérieuses qu'il évoque dans *Abril florecía* (*Canciones*, XXXVIII), intégrées et comme fondues dans le décor végétal (inanimé) qui les entoure:

*Entre los jazmines
y las rosas blancas
de un balcón florido,
vi las dos hermanas.*

Des effets de sens de cet ordre témoignent de l'aisance avec laquelle s'opère en espagnol le transport des impressions. La langue procède toutefois à des pesées plus fines que celles-ci.

La tendance à animer l'inanimé ou à inanimiser l'animé sera plus ou moins forte selon l'impression suscitée par le sens de la phrase et, plus particulièrement, par le verbe.

Certains verbes, en effet, appellent l'animé et ne sauraient s'adresser qu'à lui. Ce sont les verbes dits d'action morale (*satisfacer, contentar, enfadar*, etc...). Il en est d'autres qui, au contraire, tendent à annuler la puissance du vocable qui les complète: tel est parfois le cas de verbes qui, comme *traer* ou *llevar*, assujettissent l'objet à subir le procès qu'ils signifient: *Me traen las mujeres más hermosas del reino*.

Plus remarquable est le cas des verbes qui changent nettement de sens selon qu'ils se développent dans le champ de l'animé ou de l'inanimé:

On dira en espagnol *mandar un criado* au sens de 'mander, envoyer', mais *mandar a un criado* au sens de 'commander'. *Perder* signifie 'perdre' s'il est inanimant, 'corrompre, gâter' s'il est animant: «*Pierde sus hijos el que deja de tenerlos; pierde a sus hijos el que con su nimia indulgencia y sus malos ejemplos los corrompe*» (Bello, *loc. cit.*). *Robar*, lorsqu'il a le sens de 'voler,

dépouiller', est suivi de l'animé (*robar a un viajero*); mais lorsqu'il signifie 'ravir, enlever', il se fait suivre de l'inanimé (*robar una niña*). *Querer* signifiant 'vouloir' appelle la non-puissance de l'objet; s'il signifie 'aimer', il ne l'appelle pas complètement. Etc.

Les verbes marquant l'ordre relatif (*preceder, seguir, acompañar*), l'égalité ou la prévalence (*igualar, superar, aventajar, exceder*, etc.) animent leur complément. On sera donc tenu de dire: *El artículo precede al sustantivo; La primavera sigue al invierno; No siempre las prendas del alma acompañan a las del cuerpo; Este producto iguala y aun aventaja a los similares del extranjero*. Le propre de ces verbes est d'obliger l'esprit à prendre position entre deux termes comparables. La position prise est déclarée par le sujet. Or, la comparaison impliquant un lien de similitude, le verbe tend à susciter, en regard de la puissance assignée au sujet, une impression de puissance suffisante dans le complément qu'il introduit. – Un changement de sens amène aussitôt l'objet patient: *seguir* (= 'se conformer à') *un consejo*.

Il est, d'autre part, remarquable que l'animé tend à s'imposer toutes les fois que l'énoncé prend un tour controversif: *Tripas llevan pies, que no pies a tripas* – dit le refrán. Il s'agit de spécifier que ce sont les *tripas* qui conduisent et qu'elles ne sont pas conduites: aussi le complément récuse-t-il, dans la seconde proposition, la non-puissance et, corrélativement, la position d'objet.

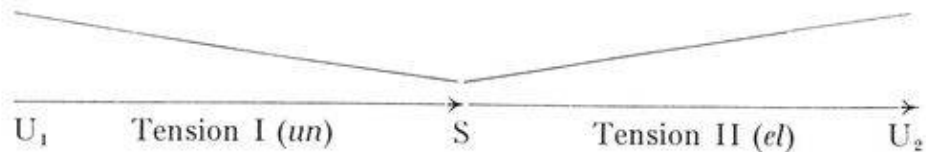
Lorsque Cervantes fait dire à don Quichotte: *Hemos de matar en los gigantes a la soberbia, a la envidia en la generosidad y buen pecho, a la ira en el reposado continente y quietud del ánimo, a la gula y al sueño en el poco comer que comemos y en el mucho velar que velamos* – il ne confère, en fait, une certaine puissance à l'orgueil, à l'envie, à la colère, à la gourmandise et à la paresse que pour mieux évoquer la difficile victoire du héros sur les tentations actives qui l'assiègent. D'où transport de l'impression d'animé à de l'inanimé. La visée du verbe *matar* le permet. Il en sera de même de nombreux verbes qui, sans changement de sens nettement appréciable, acceptent les impressions opposées de puissance et de non-puissance. On dira en chimie: *Los ácidos atacan a los metales* ou *Los ácidos atacan los metales*, selon que le verbe *atacar* ouvre la perspective de l'animé ou de l'inanimé.

Mais il suffit, dans cette même phrase, de faire appel au verbe *corroer*, qui tend à récuser après lui l'impression de puissance, pour que l'objet patient s'impose: *Los ácidos corroen los metales*.

Le transport des impressions d'une place à une autre peut dépendre, par ailleurs, d'un jeu d'affinités d'ordre morphologique. Les rapports de l'objet et de l'article qui l'introduit en fournissent une illustration commode.

Il a été dit à juste raison du psycho-mécanisme de l'article qu'il se recompose de deux tensions successives, dont la première développe une cinèse d'approche et la seconde, une cinèse d'éloignement. Le centre inversif du système est la représentation de singulier¹. La tension I (article *un*) vise à ce centre à partir de l'universel apertural (U_1); la tension II (article *el*) s'en éloigne en direction d'un universel second et conclusif (U_2).

Peut-être est-il utile de présenter ici les choses sous la forme d'une figure explicative:



La représentation de singulier peut inclure l'être ou l'exclure.

Si elle l'exclut, le centre du système est ponctuel: il symbolise de la grandeur progressant en direction de sa limite de négativation. Le point, dépourvu de substance et d'étendue, n'a pas de genre. L'article ainsi conçu se réduit à un rapport: grandeur / forme.

Si, au contraire, la représentation de singulier inclut l'être dans une étendue aussi petite qu'on voudra ou pourra l'imaginer (mais non ponctuelle), il y a, au centre du système, import d'une substance saisie sous grandeur et sous forme. L'article explicite

¹ La théorie de l'article dont il est fait état ici est celle de G. GUILLAUME. Cf. entre autres: *Particularisation et généralisation dans le système des articles français*, in *Le français moderne*, XII, 1944. Les faits espagnols auxquels on l'applique au cours du présent mémoire et dont elle rend parfaitement compte, en confirment une fois de plus la justesse.

alors un rapport: grandeur / substance / forme, différent du précédent. – Or, à l'être doué de substance, il y a lieu d'attribuer un genre (animé ou inanimé), que la représentation du singulier ponctuel refuse.

Dans le premier cas, si le centre est un point agénérique, l'impression de puissance ne peut émaner que de la grandeur et de la mobilité qui la crée. L'espagnol moderne y semble de plus en plus sensible: la tension I, dont la cinèse vise à éteindre la grandeur dans le singulier ponctuel inerte, n'est pas favorable à l'animation du complément. La tension II, qui se développe cinétiquement en direction de l'universel, accroît la grandeur et, par là même, favorise la puissance dynamique de l'animé que l'article introduit.

La non-affinité de l'animé et de la tension I joue de telle sorte que, si le verbe y consent, l'animé porté en phrase par l'article *un* peut se voir versé à l'inanimé: *tener una criada enferma*. On dira, par contre, si le complément est engagé sur la tension II: *tener a la criada enferma*.

Dans le second cas, si la représentation de singulier retient la substance, l'impression de puissance émane de la rencontre, au centre du système, d'un être et de son individuelle existence. Il s'ensuit que l'affirmation du genre sera d'autant plus nette qu'on s'approchera davantage du singulier ou qu'on s'en éloignera moins. Il sera donc possible de dire si, dans le champ de la tension I, le centre inversif est éludé de très peu: *aguardar a un criado*. Une singularisation moins nette (une moindre approche de l'être) portera le complément à accepter la position d'objet: *aguardar un criado*. – Un éloignement suffisant du singulier en tension II peut de même oblitérer, en espagnol classique, l'impression de puissance émanant d'un animé. Nebrija autorise conjointement *io amo al proximo* et *amo el proximo*, tandis que fray Luis de Granada écrit: *De esta manera la gracia tiene esta maravillosa virtud de transformar el hombre en Dios*.

La langue moderne a écarté ces constructions: le cas prépositionnel est ici exigé. Cela signifie que la représentation du singulier ponctuel a prévalu, et que, conséquemment, le développement cinétique de la tension II a été essentiellement et générale-

ment perçu comme un apport de grandeur favorable à l'impression de puissance émanant de l'animé.

Il est permis d'en déduire que le centre inversif du système de l'article a été conduit à révoquer en lui de plus en plus la substance et à s'approcher de la représentation de point. En d'autres termes, dans le rapport: grandeur / substance / forme, la substance, allégée, a tendu vers zéro. La relation limitative: grandeur / forme, est dès lors portée à se déclarer prévalente. – Il en résulte, en ce qui concerne la question de l'objet, que la tendance de l'espagnol, si rien dans la phrase ne s'y oppose, est d'inanimer dans le champ de la tension I et d'accroître (ou de sauvegarder) l'animation en tension II.

La rencontre du genre et du nombre pose des problèmes du même ordre.

La pluralité engage la dissolution de l'idée générique: l'être est plus net isolément affronté que perçu en diffluence. Il s'ensuit que l'impression de puissance sera plus nettement ressentie au singulier (substance = 1) et qu'elle tend, lorsqu'on s'en éloigne, à s'évanouir. Aussi dira-t-on en espagnol: *Se retiró el enemigo, dejando catorce muertos y veinticinco heridos.*

Dans la langue classique, la pluralité s'affirme d'autant plus franchement inanimante que l'article projette le vocable dans l'universel par éloignement du centre inversif: *Mal conoces las mujeres*, écrivait Lope de Rueda. – Mais un moindre éloignement dans le champ de la tension II, s'il apparaît conjoint à l'idéation de nombre, peut en certains cas suffire à annuler la puissance de l'animé. On lit dans l'Amadis: *La reina vió los donceles que con sus arcos tiraban, y al doncel de la mar entre ellos.*

On retrouve parfois en espagnol moderne de semblables pesées impressives. Il est encore permis de dire: *La escuela de la guerra es la que forma los grandes capitanes.* L'objet est ici accepté malgré son genre et la cinèse de l'article. Il suffit qu'on révoque la pluralité pour que survienne le cas prépositionnel: *La escuela de la guerra es la que forma al gran capitan.*

Résumons-nous pour conclure. L'espagnol dispose, au sein d'une synapse, d'un cas de non-puissance (objet) qui requiert,

pour se manifester, la non-puissance de l'être en cause (inanimé). Celle-ci se déclare dans les limites d'une impression éprouvée. Le transport de l'impression d'animé à de l'inanimé suscite en Discours la révocation de l'objet. Le transport inverse suscite le dénouement de la synapse.

Il semblerait que la tendance dominante, au cours de l'histoire de la langue, est celle qui conduit à animer l'inanimé. La tendance contraire, plus accusée en espagnol ancien, perd insensiblement du terrain dans la langue d'aujourd'hui. A la limite, l'espagnol avancé d'Amérique donne l'impression de révoquer de plus en plus l'objet au bénéfice du cas prépositionnel (cf. Kany, *American Spanish Syntax*, p. 2). On y voit se répandre des constructions telles que: *Vi a la película nacional*; *A su talle, delgado y flexible, lo cubría una blusa de tul*; *Una distancia enorme separa a este proyecto de la idea original*. Déjà au XVI^e siècle Juan de Valdés, dont l'observation est presque toujours exacte et fine, reprend «los que quitan una *a* que se deve poner delante de algunos acusativos, y assi, aviendo de dezir *El varon prudente ama a la justicia*, dizen *ama la justicia*». Son précepte va dans le sens d'une prévalence de la tendance animante sur la tendance inanimante.

L'histoire du cas objet en espagnol est ici esquissée: on peut l'illustrer par de plus nombreux exemples qui contribueront à en affiner la vue. Il n'en reste pas moins que l'historien devra tenir compte, pour juger des avances et des reculs, des échanges impressifs et non encore systématisés qui conditionnent l'emploi du système édifié.

Paris

Maurice Molho